

DANS LES CAMPS
DE LA MORT NAZIS

Souvenirs du Camarade Auguste BERNACHON
Déporté à Dachau

Préface de l'Auteur

J'ai écrit ces souvenirs avec l'espoir qu'ils contribueront à dévoiler et perpétuer le véritable visage de l'Allemagne hitlérienne. Je n'ai rien inventé, rien ajouté à la réalité; je suis même parfois en-dessous de la vérité, si incroyable paraisse-t-elle.

Lecteur, médite sur ces lignes et souviens-toi que l'Allemand n'a pas changé: tel il était en 1914, tel il est resté en 39, tel il est en 45 et tel il sera dans 20 ans.

Le bénéfice tiré de la vente de cet opuscule sera versé intégralement à l'Œuvre des Orphelins de Guerre.

Auguste Bernaëbon.

DANS LES CAMPS DE LA MORT NAZIS

Août 1942.... Un de mes bons amis, Vincent BERTHAUD, que je connais depuis fort longtemps et avec lequel j'ai de fréquentes relations, me demande de lui prêter mon concours pour le ravitaillement de quelques Lorrains expulsés de leur pays natal et qu'il occupe comme bûcherons dans ses coupes de bois à Cruzille-en-Mâconnais. J'accepte aussitôt, heureux d'exercer mon activité aux dépens de l'opresseur; ce furent là mes débuts dans la Résistance. Plus tard, d'autres ouvriers invités à aller travailler en Allemagne se joignirent à eux; il en arrivait d'un peu partout, de Chalon, Mâcon, Pont-de-Vaux, etc... Aussi, le ravitaillement devenait-il de plus en plus délicat, par suite des quantités de vivres plus importantes à fournir et du renforcement du contrôle sur les routes. Je dus alors faire appel à BRILLET Maurice, réfugié du Nord et Chef de District du Ravitaillement dans le canton. Aussi décidé que nous, il n'hésita pas à nous confectionner des papiers pour le transport des denrées contingentes, et même à nous aider par des réquisitions.

A la fin de l'année 1942, j'entre en relations avec d'autres camarades, parmi lesquels mon ami Jean-Baptiste CHARVET. Au printemps 1943, les jeunes gens de la classe 42 presque au complet, viennent s'adjoindre à notre petit groupe et je remplis les fonctions de facteur, acheminant le courrier de ces jeunes recrues, sans passer évidemment par la poste, puis celle d'agent de liaison, car je puis circuler librement sur les routes et risque beaucoup moins que les autres, en situation irrégulière.

11 Novembre 1943... Un épisode tragique ! Les Allemands, guidés par la Milice, tentent de capturer notre formation, qui comprend à ce moment quelques centaines de gars décidés, unis sous le nom de MAQUIS. Mais nos Patriotes, quoique insuffisamment armés, repoussent l'agresseur et lui infligent des pertes sévères. Malheureusement, nous avons à déplorer la mort de trois des nôtres, parmi lesquels notre camarade PERRIN, de Saint-Bénigne, et la capture d'une douzaine de prisonniers, entre autres notre sympathique chef MEYER (dit Robin), MOREL Philibert, de Reyssouze, GUILLOUX, de Beaubery, et les frères MAZAUD, qui devaient par la suite tomber glorieusement sous les balles des mitraillettes allemandes, après avoir vécu des jours sombres à Montluc.

Cependant, nous devons évacuer les lieux et même changer de département pour dépister l'ennemi. C'est alors que notre tâche s'avère de plus en plus difficile, car nos Maquisards sont passés dans l'Ain et mon établissement leur sert de point de ralliement. Ce sont des allées et venues continuelles, suivies de nombreux coups de téléphone, car c'est chez moi que les groupes francs venaient prendre les ordres de leur chef GAU-DILLAT André, dit Dédé, qui malheureusement lui aussi, devait tomber sous la fusillade ennemie, le 12 Juin 1944. Tout ceci permit à la Milice de dévoiler mon activité et de me faire arrêter. Je me doutais bien un peu de ce qui devait fatalement arriver, mais j'étais et je restai dans le "bain", durant toute une partie de l'hiver, participant même à plusieurs opérations d'atterrissage, qui permirent le départ pour l'Angleterre de quelques hautes personnalités.

Le 19 Février 1944... date que je n'oublierai jamais, un civil, sans doute de la Gestapo, entre chez moi par le corridor à 12 h. 15, accompagné de deux Feldgendarmes, tandis qu'une douzaine d'autres surveillent les sorties de mon établissement. Comprenant fort bien de quoi il s'agit, mais ne pouvant fuir, je ne perds pas mon sang-froid et leur demande le motif de mon arrestation : on doit me demander un petit renseignement à Mâcon et me renvoyer le soir

même. Mais je ne suis pas dupe, et c'est le cœur bien gros que j'embrasse ma chère femme, ne croyant plus la revoir. Sous la menace des mitraillettes, je suis chargé en voiture et en route pour Mâcon où nous arrivons à 13 h. 30, Hôtel des Champs-Élysées. Je reste debout dans une des salles du rez-de-chaussée, regardant déjeuner ces Messieurs, puis on me dépouille de tous mes objets personnels : porte-monnaie, portefeuille, montre, couteau, etc., pour me transférer ensuite, menottes dans le dos comme un criminel, à la caserne, où je passe la nuit — une nuit blanche — en compagnie du service de garde, me demandant ce qu'on allait faire de moi. Enfin, le dimanche matin, 20 Février, on me fait prendre la direction de la gare, et en route pour Lyon. Je comprends alors qu'on me dirige sur Montluc, via Berthelot, dans les caves duquel je passe une bien triste journée, en compagnie d'un Lyonnais arrêté dans la nuit et qui me brosse un sombre tableau des cachots de Montluc. A 19 h. 30 environ, bruit de souliers ferrés et de mitraillettes s'entrechoquant... Nous croyons notre dernière heure arrivée. Mais non ! Nous sommes enchaînés deux par deux, puis embarqués en voiture cellulaire, après avoir été encore fouillés minutieusement. En route pour Montluc ! Aussitôt arrivé, je suis introduit dans une sorte de magasin, où 80 hommes sont déjà entas-

sés, parmi lesquels j'ai la surprise de retrouver mon ami DÉDÉ, arrêté deux semaines avant moi. Cependant, je commence à ressentir les affres de la faim, mais ce n'est que le lundi à midi que je pris mon premier repas.

Pour mon compte personnel, la vie entre les murs de Montluc ne fut pas des plus terribles : je devais cependant commencer à connaître la faim et ce n'est que 15 mois plus tard, à ma libération, que je puis la satisfaire. Une soupe très claire à midi, 300 grammes de pain le soir, avec 5 grammes de fromage et quel fromage ! Nous étions aussi en perpétuel état d'alerte : à tout moment, un sous-officier, armé d'une mitraillette et d'une matraque en caoutchouc. Durant la fouille, nous devions rester au garde à vous. Malheur à celui d'entre nous trouvé porteur d'un objet quelconque ou d'une feuille de papier, même hygiénique ! Il était roué de coups et mis au cachot noir durant 1, 2 ou 8 jours et même plus... Comme seule distraction, l'après-midi, chasse aux poux et aux punaises, qui foisonnaient. À partir du 6 juin, jour du débarquement, la vie devient fiévreuse. A tout moment dans la journée, plusieurs d'entre nous sont appelés : c'est le départ sans bagages et il ne nous faut pas longtemps pour nous apercevoir que nos geoliers les sortent de leur cachot pour les

fusiller. Aussi, chaque fois que la porte s'ouvre, quel silence ! Chacun appréhende d'entendre crier son nom.

Le matin du 19 Juin 1944, quarante détenus sont appelés avec leurs bagages : je suis du nombre. A 7 heures, rassemblement dans la cour, distribution d'un morceau de pain et de fromage, départ à 8 heures, au chant d'une "*Marseillaise*" vraiment poignante, entonnée par les prisonniers. Nous sommes 400 hommes et 100 femmes et enfants. Enchaînés deux par deux, nous sommes chargés dans des cars et à Perrache, embarqués dans des wagons de voyageurs ; on nous délivre de nos chaînes et nous quittons Lyon à 11 heures du matin. Les larmes aux yeux, nous voyons défiler le vignoble et les plaines bressanes. En passant à Fleurville, j'ai le cœur bien gros, d'autant plus que j'aperçois le Chef de gare que je connais très bien, mais rien à faire ! Les sentinelles parcourent les couloirs, suivis de leurs chiens S.S. Tournus, Chalon... La nuit commence à tomber... Puis c'est Dijon, d'où nous repartons à 7 heures du matin. A Laroche, 1 heure d'arrêt. La Croix-Rouge nous distribue un petit morceau de pain avec un morceau de fromage et une tasse de bouillon chaud. Nous arrivons à Paris, en gare de Lyon, vers 21 heures, après avoir traversé X..., dont la voie avait été fortement bombardée quelques jours avant. Casse-

croûte de la Croix-Rouge : pain, sardines, chocolat et pain d'épice, en très petite quantité, il est vrai. Durant la nuit, nous faisons le tour de Paris pour arriver en gare du Nord au petit jour et n'en repartir que le soir vers 18 heures, après avoir touché, à midi, un nouveau repas de la Croix-Rouge. A 7 heures du matin, nous débarquons à Compiègne, et colonne par cinq, nous prenons la direction du camp, où nous demeurons 8 jours, après avoir été désinfectés. On s'y sentait un peu mieux à l'aise qu'à Montluc. Mais tous les jours, arrivaient des convois comme les nôtres, et le 2 Juillet, nous devions tous prendre le chemin de l'Allemagne.

J'ai donc fait partie du sinistre convoi de la mort, et les souvenirs que j'évoque à présent me font frissonner d'horreur.

Le 2 Juillet, à 8 heures du matin, un long cortège, comprenant 2441 détenus, se dirige vers la gare, les hommes portant chacun une boule de pain et un morceau de saucisson, provisions pour quatre jours de voyage.

Le train — wagons à bestiaux pour les déportés et voitures ordinaires pour les convoyeurs allemands — est prêt.

Les wagons, dans la grande majorité, n'ont que deux petites ouvertures (0 m. 70 sur 0 m. 30), solide-

ment grillagées, et quelques poignées de paille sur le plancher.

Nous embarquons à raison de 100 hommes par wagon, au lieu de 48, chiffre normal. Le convoi est flanqué d'un interprète monté dans chaque wagon, qui nous invite, sous des menaces aussi arrogantes que perfides, à remettre nos couteaux ou tous autres objets pouvant faciliter une évasion.

La chaleur de Juillet pèse déjà sur nous. L'atmosphère du wagon se vicie peu à peu; nous avons cependant l'espoir de mieux respirer en cours de route.

A 9 heures, le long convoi, dont le destin tragique se jouera tout à l'heure, s'ébranle en direction de l'Est.

Nous échangeons nos impressions; les uns, en petit nombre sont confiants, les autres anxieux. L'air se charge de gaz irrespirables, la chaleur nous accable. On s'allonge, torse nu. La sueur ruisselle, on s'éponge. Chacun essaie de se frayer un passage pour mettre le nez au grillage de la petite fenêtre et humer un peu d'air frais. Quelques-uns gémissent, l'air manque, la chaleur devient intolérable. Cependant, Paris est dépassé... Voici Reims, où le drame, dans toute son horreur, va se dérouler.

Le train stoppe dans une sorte de tranchée, l'horizon nous est fermé.

Quelques détenus, qui donnent depuis un certain temps des signes visibles de fatigue, commencent à présenter les symptômes de l'asphyxie ou de la congestion cérébrale.

Nous réclamons à nos tortionnaires de l'eau qui nous est impitoyablement refusée. La Croix-Rouge rémoise, alertée, tente de nous ravitailler, mais elle est brutalement refoulée.

C'est alors que des scènes tragiques, horribles, vont se dérouler dans chaque wagon. Un garçon de 20 ans implore sa délivrance. Il appelle sa mère à son secours: « *Maman! Maman! Laissez-moi partir, je vous assure que je n'ai rien fait. Je suis innocent.* »

Une espèce de folie, bénigne d'abord, furieuse par la suite, s'empare d'une dizaine d'autres malheureux... On se bouscule, on échange des propos violents, on se bat. L'air vicié et la chaleur étouffante vont accomplir leur œuvre de mort.

Quant à moi, assis dans un coin, moitié nu comme les autres, je sentis à un certain moment l'asphyxie me gagner. Je me levai en titubant, et vins échouer; Dieu sait comment, mais guidé par l'instinct de conservation, contre la porte du wagon, qui portait une fissure longue de 10 cm. et très étroite, par laquelle un peu d'air frais m'arrivait, ce qui me

permet de poursuivre mon calvaire. Je crus cependant ma dernière heure venue, et avant de m'évanouir, je revis en un clin d'œil tous les êtres chers que je laissais derrière moi.

La démence, à présent, est dans les wagons ; l'un fend le crâne de son voisin à coups de bouteille, l'autre s'enfonce un couteau dans l'anus, crève les yeux de son meilleur ami et lui arrache les testicules, plonge un couteau dans le ventre de son voisin, où se jette violemment la tête en avant, étrangle un mourant!... et je passe des scènes aussi allucinantes et tragiques.

La mort est maintenant notre seule vision d'épouvante. Les plus atteints, debout, tombent, foudroyés ; ceux qui sont couchés ne se relèvent plus: 10 % dans mon wagon, 15, 34, 76 et même 97 % dans les autres, sont étendus.

Nous réclamons du secours à nos convoyeurs : « Il y a des morts » leur disons-nous. Ils haussent les épaules et nous répondent en bon français : « Vous êtes de la Résistance, résistez ! »

Nous comprenons alors et chacun recommande son âme à Dieu.

Dans quelques petites gares, de braves Français, des cheminots, au risque des peines les plus sévères

nous apportent, à travers les grillages, quelques bouteilles d'eau qui sont distribuées aux plus malades.

La nuit arrive et la pluie tombe, qui rafraîchit quelque peu les wagons surchauffés ; elle sauvera un grand nombre d'entre nous.

Cependant, des scènes de sauvagerie, sans doute moins cruelles, se déroulent encore dans les wagons, au milieu des morts dont la décomposition est rapide. J'écoute dans le mien des « Ave Maria » à l'intention des victimes. Cette scène est pénible, mon cœur bat très vite, ma gorge se serre, le moment est pénible.

Au petit jour, nous rassemblons les morts, 7 dans mon wagon, et les couchons à côté de la porte, pour essayer d'évacuer les mauvaises odeurs. Avec un camarade, je dois rester étendu à leurs côtés durant douze heures, pour conserver ma place auprès de la fissure qui nous sauva de la mort.

Mais voici Revigny... Le train tragique stoppe en pleins champs, bien avant la gare. Les criminels ouvrent les wagons et nous invitent à descendre. Nous nous éparpillons un peu, étroitement surveillés. Les malades sont réunis par groupe de 20 ou 25 dans des wagons vides, les morts sont entassés dans d'autres. *Cette vision d'horreur restera à jamais gravée*

dans mon esprit ; il fallait les descendre très rapidement et les charger de même ; il semblait que les membres allaient se détacher du tronc et nous rester dans les mains... c'était horrible.

Les Allemands ne sont nullement émus par ce spectacle ; le nombre des morts ne les touche pas.

On repart le ventre creux, la gorge sèche et nous arrivons à Metz ; long arrêt... Toujours pas d'eau. Sarrebourg, Hagueneau, Ulm, Carlsruhe, Augsburg, Munich sont dépassés.

Nous sommes au Mercredi 5 Juillet. Le train se dirige vers Dachau, où nous arrivons à 15 heures. Nous descendons de nos cellules de mort, fantômes hébétés et recrus de fatigue. Une odeur épouvantable, une véritable infection, se dégage des wagons chargés de cadavres, tous décomposés ; un liquide innombrable coule.

Par rangs de 5 encadrés de S. S., nous sommes conduits au camp tristement célèbre. Il pleut.. notre fatigue est intense.

On procède alors à l'appel nominal du fameux convoi. Dès les premiers noms, ceux d'entre nous qui ont conservé quelque nette vision de la situation, répondent à haute voix pour les victimes des bar-

bares : « *Mort pour la France* ». Les Allemands font alors cesser l'appel. **978 camarades sont morts au cours du transport.** Toujours sous la pluie, grelottant de froid, nous sommes dépouillés de nos vêtements et objets personnels, puis désinfectés et douchés. Nous avons ainsi la sensation d'être privés de notre dignité. Nous allons désormais, dans ce camp infernal, suivre notre triste destin, mais notre foi dans la résurrection de la France reste entière.

Un camarade de Saint-Etienne, interné à Dachau, depuis deux ans, me conte ce qu'il a vu : dans la nuit, des S. S. passent dans les chambres, font lever 15 ou 20 détenus, les font coucher sur le plancher et leur écrasent la tête de leurs bottes ferrées, en chantant leurs ignobles chansons de marche. Puis ils font transporter les cadavres au four crématoire, par d'autres détenus, laver le parquet maculé de sang et exhaltent les hommes de corvée à coups de revolver.

Un jour, un officier S. S. croise dans la rue un commando partant au travail. « Combien d'hommes » demande-t-il aux gardiens. — « 150 » — « Eh bien, vous n'en ramènerez que 50 ce soir ». Il faut que les gardiens se débarrassent des 2/3 des détenus. Ils prennent à part quelques-uns d'entre eux, de nationalité russe ou polonaise de préférence et leur mettent le marché en mains : « Si vous ne tuez pas vos camarades, c'est vous qui serez abattus ». Les malheureux rendus sauvages par un long internement

se jettent sur leurs compagnons et une lutte horrible s'engage, à coups de pelle et de pioche. Le soir, forts de leur exploit, les gardiens rentrent au camp, avec l'effectif réduit...

Le 22 Juillet, nous sommes habillés de costumes rayés et nous prenons, au nombre de 800, le départ pour une destination inconnue. Le transport s'effectue de nuit et au matin, nous arrivons à Neckarelz, où la moitié du convoi est laissée; le reste, dont je fais partie, est débarqué à Neckargerak, à 15 km environ.

Une autre vie va commencer pour nous, un travail de forçats nous attend.

Le jour de notre arrivée, un dimanche, on nous apprend à marcher au pas et à saluer avec notre toque rayée, au commandement de « Mutzen Ab, Mutzen Auf ». Le lundi matin, en formation par commandos, colonne par 5, nous prenons le départ pour le travail: 1 km 1/2 pour se rendre en gare, 18 km en chemin de fer. Nous sommes à pied d'œuvre à 7 heures. Les uns transportent des rails sur le dos, d'autres creusent des fondations, d'autres enfin font du béton. Les coups pleuvent dru, car cela ne marche jamais assez vite... Octobre arrive et avec lui, les pluies d'automne. Nous n'avons pas touché d'autres vêtements, nos chaussures sont usées. Pour ma part, je dois passer octobre et novembre avec des souliers complètement hors d'usage, rafistolés tant bien que mal avec des

morceaux de fil de fer, qu'il me faut renouveler tous les 2 ou 3 jours. Aussi, chaque matin, au départ, je devais serrer les dents pour ne pas pleurer, mes pieds, continuellement mouillés et meurtris par le fil de fer, refusaient de me porter. Même souffrance le soir, quand j'avais retiré mes chaussures ou plutôt ce qu'il en restait.

Nos vêtements, toujours trempés, plaquaient sur nos corps squelettiques et grelottants, tels nous les posions le soir, tels nous les retrouvions le matin. Les appels, qui duraient, au réveil, 2 ou 3 heures, étaient terribles, la nourriture exécration et insuffisante: 100 grammes de pain le matin, 1 litre de soupe à midi, et quelle soupe! 200 grammes de pain noir le soir, avec un morceau de margarine. Chaque jour, 3 ou 4 de nos camarades tombaient comme des masses au milieu de la cour, ou s'étaient évanouies dans la nuit, sans un mot, et au réveil, nous trouvions à côté de nous le cadavre d'un ami très cher.

La désinfection était une nouvelle torture inventée par nos gardiens: il fallait nous dévêtir au milieu de la cour, mettre nos effets en paquets, et attendre tout nus, grelottants, qu'on nous rase... Ensuite, bain dans un petit ruisseau descendant de la montagne, et ceci, à 1 heure du matin.

Après les pluies d'automne, vinrent la neige et le froid (— 25°) de décembre et janvier, qui gelaient

mains et pieds. A nos misères, s'ajoutait la torture lancinante d'une faim jamais apaisée, qui nous tirait l'estomac et déchirait nos entrailles, et que nous essayions de calmer le soir, au retour du travail, en mangeant goulûment raves, betteraves ou navets, arrachés à un char qui stationnait au milieu de la cour.

Cependant, depuis 3 mois, nous entendons au loin gronder le canon et avec le printemps précoce, l'espoir entre dans nos cœurs. Enfin, sous son souffle tiède, la neige s'amolît et disparaît... Le soleil luit, plus chaud et fin février, les avions alliés descendent à plus basse altitude, mitraillant et bombardant les voies ferrées. Les routes s'encombrent de voitures de fuyards; les trains ne circulent plus et nous devons aller à pied au travail. Qu'importe! Nous sentons que la délivrance approche et une joie merveilleuse emplit nos cœurs.

Hélas! Fin mars, on nous fait évacuer le camp; nous fuyons devant nos libérateurs qui approchent... Nous les sentons tout près, mais dès la première nuit, on nous fait faire 30 kilomètres. Certains, épuisés, ne peuvent continuer et sont lâchement abattus. Nous marchons vers Dachau et à mon arrivée, je ne pèse plus que 45 kgs, ayant encore perdu 5 kgs durant le voyage. Il est vrai que j'ai fait 100 km à pied, le ventre vide, et passé deux jours dans le train. J'ai même été atellé à une voiture de ravitaillement. Durant ce

long calvaire, nous marchons comme dans un rêve, et quand les crampes occasionnées par la faim se font plus lancinantes, nous nous jetons sur les silos de betteraves le long de la route, bravant les coups de crosse que nous distribuent généreusement nos gardiens.

On nous embarque enfin dans le train, mais le 2^me jour nous sommes attaqués par des chasseurs anglais; tout le monde se couche sur l'accotement. Les deux premiers chasseurs déchargent sur nous quelques rafales de mitrailleuses, mais les pilotes reconnaissant nos costumes rayés, nous survolent et après avoir fait un nouveau tour au-dessus de nous comme pour s'excuser, ils s'éloignent. Mais quinze de nos camarades restent étendus, sans vie.

Enfin, par une nuit froide d'Avril, nous débarquons au camp de la Mort, le ventre vide. Beaucoup de nos camarades qui ne pouvaient plus travailler, y ont été envoyés, soi-disant au repos. Nous n'en retrouvons qu'un petit nombre. Tous les autres sont morts d'épuisement, de piqûres, ou dans la chambre à gaz, ou au four crématoire.

12 heures de stationnement sur la place du camp. Fouille, désinfection. Puis nous demeurons 3 jours dans les blocs et, de nouveau, départ pour le travail. Je suis à bout, exténué, quand nous arrivons aux environs d'un camp d'aviation, non loin de Munich.

Nous sommes logés dans des écuries, sur la paille et la nourriture a encore diminué. Aussi, le deuxième jour, mes jambes ayant considérablement enflé, à bout de forces, je ne puis reprendre le travail et suis renvoyé à Dachau. Je m'attends à subir le sort de nos malheureux camarades, mais je ne puis plus réagir et attends la mort comme une délivrance... A l'arrivée, fouille et nouvelle désinfection. Nous sommes couchés 3 par lit, 2 à la tête et 1 au pied, sur le côté, car il n'y a pas suffisamment de place pour s'étendre sur le dos. Chaque matin, nos chefs de chambre sortent une dizaine de morts. On les laisse même à nos côtés jusqu'à l'appel pour toucher leurs rations de la journée.

Mais la chance, enfin, me favorise, un camarade m'apportant journallement un peu de soupe qu'il touche en supplément et, joie surhumaine, 3 semaines après mon retour au camp, je reçois un colis de 5 kgs de la Croix-Rouge, 5 kgs de vivres de première qualité. Il faut avoir passé par toutes les souffrances que j'ai traversées, pour comprendre ma joie lorsque je déballai chocolat, biscuits, pain d'épices, viande de conserve, cigarettes et tabac.

Cependant, un certain laisser-aller se manifeste chez les Allemands: on ne s'occupe plus des malades, le spectre hideux de la piqûre mortelle s'éloigne... Et un dimanche après-midi, un beau dimanche de printemps, malgré notre extrême fatigue, nous sortons

de nos blocs, fous de joie et les larmes aux yeux, nous accueillons les Américains, nos libérateurs, qui pénètrent sans bruit dans le camp et nous débarrassent de nos ignobles gardiens.

Pas de soupe ce soir-là! Mais qu'importe! Nous sommes sauvés! Nous avons peine à réaliser et circulons dans le camp, riant, pleurant, nous embrassant et nous félicitant.

Le lendemain, nous touchons 1/2 boule de pain et une livre de viande par repas; affamés, nous engloutissons tout ce que l'on nous donne. Certains cependant ne peuvent supporter une nourriture aussi abondante, après les restrictions et les souffrances subies et passent de vie à trépas. Nous nous organisons alors, nos repas son mieux préparés, les distributions se font plus régulièrement.

Cependant, les journées nous paraissent longues en dépit des allées et venues dans le camp, de la séance de désinfection, véritable et effective celle-ci!, de la nourriture excellente, et des lits confortables dans lesquels nous sommes couchés. Les forces nous sont revenues rapidement, une soif de mouvement nous envahit, nous avons hâte de revoir les êtres chers et les paysages familiers que nous ne croyions plus retrouver. Le 26 mai, nous quittons enfin ce camp maudit où tant des nôtres sont restés. Nous voyageons en camion et roulons durant deux jours.

Le convoi, sur les 150 voitures duquel on a inscrit **DACHAU** en gros caractères, s'échelonne sur plus d'un kilomètre et nous ne manquons pas de vivres.

A Mulhouse, formalités, visite, triage qui permet d'arrêter plus de 40 S.S. qui tentaient de s'introduire en France et qui sont reconnus grâce au tatouage qu'ils portent sous le bras gauche.

Que dire de plus ! C'est le visage baigné de larmes que le 29 au soir, je retrouvai mon cher Pont-de-Vaux, ma femme, mes enfants, mes parents et amis qui m'avaient ménagé une cordiale réception... Le moment où je pus serrer ma femme dans mes bras effaça le souvenir de toutes les épreuves traversées durant mon long calvaire.

Plus de deux mois ont passé. Avec mes occupations d'antan, j'ai retrouvé mes forces et mon équilibre, mais n'ai pas oublié les tortures et souffrances subies dans les camps nazis, mes camarades morts dans les bagnes d'outre-Rhin. Et c'est pour que chacun conserve au cœur la haine sacrée de l'Allemand, fuzbe, barbare et inhumain, que j'ai écrit ces quelques lignes et que je cite à celui qui les lira

« Français, souviens-toi ! »

Lettres de Jeunes Gens de la Région détenus à Montluc et fusillés par les Allemands

Bien chers Parents,

Je viens pour la dernière fois vous donner de mes nouvelles. Hélas ! elles sont bien mauvaises, plus encore pour vous que pour moi !.. J'ai été condamné à mort par le tribunal depuis le 15 Janvier. Un recours en grâce que j'ai demandé avec mes camarades a été refusé et nous devons être exécutés ce soir.

Comme vous devez le savoir, nous avons été faits prisonniers le 15 Novembre, à Gibles, après nous être battus le 11 à Montméliard. Emmenés à Mâcon le soir même et embarqués pour la prison de Lyon le lendemain, nous avons été jugés quelques jours plus tard, le 15 Janvier, et condamnés comme francs-tireurs. Nous sommes 14 jeunes comme moi, notre chef est le boulanger de Beaubery.

Que voulez-vous ? C'est la destinée. Si j'étais parti en Allemagne, je serais peut-être mort sous un bombardement. Le Bon Dieu l'a voulu ainsi. Je dois voir le prêtre pour me confesser : je n'ai rien à me reprocher.

Consolez-vous mes chers Parents... excusez-moi de vous avoir causé de la peine.

Après la guerre, peut-être aurez vous le droit de relever mon corps. J'envoie un grand dernier bonjour à toute la famille, ainsi qu'à tous les voisins et camarades.

Je vous quitte en vous embrassant bien fort, dans l'espoir que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé, moi je m'en vais, c'est pour la France.

Bon courage, consolez-vous bien vite. Je vous quitte pour la dernière fois en vous embrassant tous bien fort. Je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Votre fils chéri qui vous embrasse bien fort.

Philibert MOREL.

Bien chère mère, bien chers frères, parents et amis,

Lorsque vous lirez ces quelques mots, vous connaîtrez peut-être déjà la fatale nouvelle. J'ai passé devant le tribunal militaire allemand le 15 Janvier et ai été condamné à mort, ainsi que mes camarades faits prisonniers avec moi à Gibles. Aujourd'hui 1^{er} Février, notre peine a été confirmée et nous devons être fusillés ce soir à 16 heures. Acceptez cette épreuve, c'était mon destin... J'ai été courageux et je serai jusqu'à la fin. Vous recevrez ma valise avec un peu de linge.

Une dernière fois, je vous embrasse et vous dis adieu.

Claudius DESCHAMPS.

Cher M. Robin, bien chers amis,

Je viens vous faire savoir que je ne vous reverrai plus ; je dois être fusillé à Lyon, aujourd'hui 1^{er} Février, avec mes camarades.

Conservez mes photos comme souvenir : j'ai bien pensé à vous tous et sais bien que vous ferez une toute petite prière pour moi. J'espère que tout le monde va bien, y compris Jacques et Lulu et M^{me} et M^e Bouchat.

Tout est fini, adieu chers camarades, adieu M^{me} et M. Robin, adieu Lulu, adieu Jacques, adieu Marie, Lucie, René.

Antoine TRIVINO.

Ma chérie, mes chers petits gars et toute la famille,

C'est à l'instant même que nous apprenons la fatale nouvelle : nous devons être fusillés ce soir à 4 heures. Un prêtre arrive, qui doit nous mettre en règle avec le Bon Dieu. A tous, je vous envoie mon dernier adieu avec 1000 et 1000 gros baisers. A vous tous, mes petits gars, je vous demande de bien soigner la maman, à qui je demande pardon, ainsi qu'à toute la famille, d'avoir une fin pareille... J'espère que l'en vous enverra mes affaires personnelles. Une dernière fois je vous dis à tous adieu.

Lucien GUILLOUX.

A ma femme chérie,

J'ai le cœur tellement serré que je ne sais même plus quoi te dire. J'espère que tu resteras auprès de la famille qui t'aidera et surtout, élèvera mes enfants comme ils méritent de l'être. Tu dois savoir que j'ai été condamné le 15 de ce mois. J'avais demandé un recours en grâce, mais il a été refusé. Tu vas rester bien seule, ma chérie, mais j'espère que tu ne seras pas dans la misère. J'espère aussi que tu ne seras pas trop malheureuse et que mes enfants seront bien soignés. Je souhaite que tu abandonnes le commerce pour te reposer. Excuse le décousu de ma lettre. Je ne sais plus m'exprimer.

Pour la dernière fois, je vous embrasse tous bien fort et vous dis adieu.

Lucien GUILLOUX.